

2024

L'ex-centrisme du personnage Juif dans le roman québécois

Marcin Janczak
University of Toronto

Follow this and additional works at: <https://trace.tennessee.edu/vernacular>



Part of the [French and Francophone Literature Commons](#)

Recommended Citation

Janczak, Marcin (2024) "L'ex-centrisme du personnage Juif dans le roman québécois," *Vernacular: New Connections in Language, Literature, & Culture*: Vol. 9 : Iss. 1 , Article 1.

Available at: <https://trace.tennessee.edu/vernacular/vol9/iss1/1>

This article is brought to you freely and openly by Volunteer, Open-access, Library-hosted Journals (VOL Journals), published in partnership with The University of Tennessee (UT) University Libraries. This article has been accepted for inclusion in Vernacular: New Connections in Language, Literature, & Culture by an authorized editor. For more information, please visit <https://trace.tennessee.edu/vernacular>.

L'ex-centrisme du personnage Juif dans le roman québécois

Cover Page Footnote

n/a

« L'ex-centrisme du personnage Juif dans le roman québécois »

Depuis des millénaires, les Juifs forment une communauté qui vit dans la diaspora, c'est-à-dire ils sont dispersés aux quatre coins du monde et cohabitent la terre d'autres nations. Après avoir été persécuté pendant des siècles, ils sont pourchassés et rejetés successivement de l'Angleterre (1290), de la France (1306, 1394), de l'Espagne (1492) et du Portugal (1497). À chaque expérience tragique, ils fuient et s'installent dans de différents pays où ils recommencent la vie à zéro. Au XX^e siècle les attitudes antisémites atteignent leur apogée et les Juifs deviennent victime de la Shoah, ce qui va pour toujours changer la vie de membres de cette communauté et qui va mettre en doute la possibilité de s'exprimer dans la littérature suite à un événement si tragique. Entre autres, Theodor Adorno prononce ces fameux mots que l'écriture de la poésie après Auschwitz est barbare (34). Bien que ces mots soient plus ambigus que nous le pensons et le philosophe y revenait à plusieurs reprises, sans doute il n'y a aucun doute que les expériences extrêmes de la guerre ont certainement déterminé les œuvres postérieures et leur contenu. De nos jours, des romans par ou sur les Juifs continuent d'être publiés et fascinent le public non juif, mais ils ne se concentrent pas exclusivement sur l'Holocauste. Par exemple, la littérature juive québécoise se focalise sur l'expérience de la migration et les questions identitaires des Juifs qui ne forment pas un groupe homogène que ce soit par rapport à leur origine, le niveau de religiosité, la langue dont ils se servent et ainsi de suite. D'une part, il est toujours difficile de définir les Juifs en tant que groupe, car nous ne pouvons pas établir facilement si nous les considérons comme une minorité ethnique ou religieuse : certains chercheurs séparent les questions de la race et la religion alors que selon les autres ces enjeux sont intrinsèquement liés. D'autre part, il y a des auteurs dont les origines restent inconnues et il n'est pas possible de déterminer clairement s'ils sont Juifs, ou au moins possèdent des origines juives. D'après Thomas Glick : « ethnicity is a collection of traits, traditions, values, and symbols that situate a group with respect to its

ancestors and to other ethnic groups, and a single individual can easily partake of or draw upon more than one such collection » (74). Nous postulons que les écrivains ainsi que les personnages qu'ils présentent au sein de leurs œuvres reflètent un tel éventail de valeurs et traditions complexes. En effet, ils exploitent le bagage culturel multiple d'autrefois et, simultanément, commencent à s'assimiler à la nouvelle réalité au Québec. En outre, d'un point de vue ethnologique, Louis Marshall ajoute qu'il existe « as many types of Jews as there are countries in which they have lived [as] climate, environment, economic conditions, intermarriage, food, and a thousand of other influences operate as causes of differentiation between Jews of one country and those of another » (797-98). Une telle hétérogénéité peut être observée à travers le monde, y compris au Québec où les Juifs arrivent à des époques différentes en provenance de pays souvent très éloignés, à la fois géographiquement et culturellement. Finalement, Anna Vinogradov révèle, elle aussi, qu'il est difficile de déterminer « whether the Jews are primarily a religion or a nation, but in reality they are not one or the other. Jewish identity is constructed and dynamic it evolves through historical process » (66). C'est pour cela que, dans notre article, nous voudrions analyser des romans qui dépeignent l'identité juive au Québec, qui a certainement subi un tel processus historique. Afin de rendre notre analyse efficace et exhaustive, il nous paraît indispensable d'inclure des auteurs aussi bien juifs que non juifs pour que nous puissions montrer cette identité hétérogène de divers points de vue, car elle se trouve au carrefour des cultures variées et s'avère être unique à l'échelle mondiale.

Dans cet article nous voulons proposer un aperçu plus global sur les romans québécois qui abordent l'identité juive qui est complexe, plurielle et jamais univoque. D'abord, nous allons nous pencher sur la judéité québécoise afin de donner un contexte socio-historique essentiel pour l'analyse des romans et ses personnages. Par la suite, nous allons aborder les théories portant sur l'altérité et l'ex-centrisme qui constitueront la base de notre analyse des

personnages juifs. Une telle approche nous permettra de repérer comment la catégorie Autre se forme et comment elle se manifeste dans les œuvres littéraires qui traitent des thèmes juifs au sein du même espace géographique et insiste sur le déplacement des enjeux identitaires qui se produisent après être confrontés à la société d'accueil. Ensuite, il sera préférable de nous demander qui construit ces personnages. S'agit-il d'un auteur, d'un narrateur ou d'un personnage lui-même? Enfin, en mettant l'accent sur les patronymes, les langues, la religion et l'espace, nous allons montrer à quel point les Juifs se distinguent du groupe de référence et les manières dont ils marquent leur altérité, ce qui nous mènera à une réflexion sur l'identité juive qui sera perdue, maintenue ou récupérée face à nouvelles circonstances pénibles de la migration au Québec à des époques distinctes.

Même si les enjeux concernant la production littéraire et les thèmes et juifs restent toujours considérablement composites vu la complexité de cette communauté, ils sont davantage problématisés par rapport à chaque littérature nationale des pays où ils habitent. En ce qui concerne la littérature canadienne, cela est encore plus difficile, car nous y avons deux courants dominants, anglais et français, dont chacun a ses ambitions hégémoniques dans de différents moments de l'Histoire. Quant à la littérature de la langue française, elle se caractérise d'abord par le patriotisme, voire le nationalisme, souvent hostile envers d'autres cultures et ses représentants. Longtemps synonyme de la religion catholique et la langue française, la culture « canadienne-française » cède la place à la culture « québécoise » qui s'ouvre à d'autres cultures qui occupaient jusqu'ici une place marginale dans les œuvres littéraires. À partir des années 1980, la littérature québécoise entre dans une période de pluralisme en raison de l'afflux croissant d'immigrants : des écrivains d'Haïti, d'Italie, du Brésil, d'Iran et des Juifs forment partie d'un nouveau courant littéraire que les chercheurs ont qualifié de « littérature migrante » (Moisan, Hildebrand). Celle-ci accueille d'autres minorités

culturelles et langues en créant un espace multiculturel dans lequel chacun peut s'exprimer librement.

Pour ce qui est des Juifs, ils contribuent également à ce patchwork culturel. Qui plus est, tout comme « l'histoire juive du Québec [qui] se conjugue au pluriel et se décline dans plusieurs langues » (Anctil 27), la littérature québécoise juive est pareillement diverse et multilingue. L'histoire des Juifs au Canada remonte cependant à des temps beaucoup plus lointains. Même si leur présence en Nouvelle-France était interdite sous le Régime français, nous pouvons retracer certains individus aux origines juives sépharades (ou leurs descendants marranes) qui y sont arrivés en clandestinité à partir du XVII^e siècle¹. Par la suite, sous le Régime anglais, de premiers Juifs ashkénazes arrivent au Canada bien que leur nombre reste toujours faible. C'est seulement vers la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle que les Juifs commencent à venir massivement en s'échappant des pogromes et des persécutions en Russie tsariste. Une communauté aussi nombreuse forme désormais ce que Michael Greenstein appelle « une troisième solitude au Canada » (Greenstein) et est la seule à créer la littérature dans une langue non officielle au Canada. Traduit par Pierre Anctil, *Hundert yor yidishe un hebreyishe literatur in Kanade* de Haim-Leib Fuks, nous informe de 429 écrivains juifs dont le premier arrive au pays aussi tard qu'en 1882 (29). Ce nombre des auteurs de la période 1880-1980 demeure significatif, mais il faut souligner qu'il s'agit des écrivains juifs du Canada entier qui écrivaient surtout en yiddish et hébreu tandis que seulement dix-huit d'entre eux avaient recours au français d'une certaine manière au cours de leurs carrières. Comme les Juifs s'assimilaient plus facilement aux communautés anglophones, le français est longtemps resté ignoré. Il faut attendre les nouveaux-arrivés de la seconde moitié du XX^e siècle (Régine Robin, Monique Bosco, Naïm Kattan, Pierre Lasry) pour qui le français est l'une de leurs

¹ En effet, la majorité des échanges commerciaux avec la France a été effectuée par l'entremise des habitants de la côte atlantique, à savoir les villes de Bordeaux, Nantes, Saint-Malo, Dieppe ou La Rochelle. À l'époque, cette région du pays abritait des Juifs sépharades et des marranes qui s'y étaient établis après leur expulsion par les rois catholiques de la Péninsule Ibérique à la fin du XV^e siècle.

langues maternelles pour que la littérature juive québécoise en langue de Molière voie le jour. En même temps, la communauté juive grandissante petit à petit commence à intéresser des auteurs non-juifs qui incorporent des épisodes juifs à leurs romans (Laurent Barré, Germaine Guèvremont, Gabrielle Roy, Roger Lemelin). Par la suite, le Juif devient l'élément central de l'œuvre littéraire et inspire d'autres écrivains canadiens. Actuellement, les thèmes juifs continuent de se manifester aussi bien chez les auteurs juifs que non juifs contemporains. En particulier, ces derniers sont fortement fascinés par la vie hassidique de Montréal qui devient une source d'inspiration principale pour leurs œuvres.

Les histoires, les vérités, les mémoires, toutes ces notions forment l'identité de chaque personne de diverses manières selon, entre autres, les circonstances, les lieux et les périodes différents. Or, chez les auteurs contemporains nous pouvons observer le tournant vers le personnage Autre qui était absent, stéréotypé ou mis à côté jusqu'alors dans la littérature canonique. Cela permet de leur donner la voix, mais aussi de contester la réalité établie par le discours hégémonique, blanc, mâle et hétérosexuel. Bref, l'homogénéité d'autrefois cède la place à l'hétérogénéité. À la recherche de soi, les marginaux ne cherchent pas la vérité sur eux-mêmes à travers une seule conscience, mais, comme le signale Mikhaïl Bakhtine, à travers plusieurs consciences qu'ils incarnent simultanément (55). En tant que figures périphériques, ils mettent en œuvre ces histoires dont personne n'a entendu parler et présentent ses propres versions. Ce phénomène est assez récent et promeut la tolérance et l'ouverture vers ceux qui ont été maltraités par les États et le discours officiel pendant des siècles. Comment alors un personnage Autre se construit-il? Desquelles composantes avons-nous besoin pour l'établir? Est-ce que l'auteur lui-même doit incarner une telle identité? Dans nos analyses des romans québécois, nous allons essayer d'y répondre en nous concentrant sur le peuple juif qui n'est qu'une figure parmi d'autres qui font partie de l'Autre au sens large du

terme. D'abord, regardons comment les théoriciens s'approchent de cet enjeu d'une perspective plus globale.

On peut faire remonter la réflexion philosophique sur l'altérité au moins jusqu'à Platon ou Aristote. Dans sa *Métaphysique*, Aristote remarque brièvement quoique clairement que : « les relations de l'être sont multiples, et non pas une seule » (118). À la Renaissance et au siècle des Lumières, plusieurs philosophes et écrivains y consacrent une attention, tels que Montaigne, Montesquieu ou Rousseau, surtout lors qu'il s'agit des étrangers rencontrés pendant les voyages dans les contrées lointaines par rapport au continent européen. Petit à petit, c'est seulement au cours du XX^e siècle que le changement de la perception de l'Autre a lieu, ce qui est visible par exemple dans les travaux de Mikhaïl Bakhtine. Même si l'altérité se voit souvent comme synonyme de différence, il faut noter que celle-ci concerne des caractéristiques qui tout simplement distinguent les uns des autres.

Et pourtant, il n'est pas suffisant pour une personne réelle ou personnage littéraire d'avoir des traits caractéristiques différents qui font toujours partie de la norme pour en nommer Autre. Comme le souligne François Hartog :

Dire l'autre, c'est le poser comme différent, c'est poser qu'il y a deux termes a et b et que a n'est pas b [...]. Mais la différence ne devient intéressante qu'à partir du moment où a et b entrent dans un même système. [...] Dès lors que la différence est dite ou transcrite, elle devient significative, puisqu'elle est prise dans les systèmes de la langue et de l'écriture (225).

C'est pour cela que pour identifier le personnage de l'Autre, nous pouvons recourir à la notion de « groupe de référence » proposée par Éric Landowski (45). Seulement quand un tel groupe qui constitue le centre est construit que le personnage Autre peut exister, car en tant que groupe habituellement dominant, il fixe l'inventaire des traits différentiels qui serviront à construire les « figures de l'Autre » (Paterson 25). Une fois méprisée et stéréotypée, l'Autre, comme le dit Michel de Certeau, « introduit dans le symbolique ce que la société exorcise »

(279). Il peut s'agir des traits qui proviennent du contexte social, religieux, politique, ethnique et ainsi de suite. Néanmoins, dans le contexte des romans juifs, il faut souligner que ce groupe de référence est encore plus large car, d'un côté, il concerne d'autres nationalités spécifiques que les personnages croisent dans leur errance et, de l'autre, est constitué globalement par membres des autres religions, peu importe leur provenance.

En outre, comme le remarque Paterson, « tout personnage fictif – comme tout être humain - peut se voir attribuer (ou s'attribuer soi-même) un statut d'altérité » (17), ce qui dépend du personnage concret et son point de vue. À titre d'exemple, dans le contexte québécois, le centre serait donc représenté par les Canadiens français ou les Québécois qui proviennent majoritairement de la tradition catholique et qui parlent le français tandis que le personnage Autre serait chacun qui est au dehors de cette norme établie sur un territoire concret. Il s'agit aussi bien des Autochtones rencontrés sur le nouveau continent que de chaque autre migrant qui vient d'un pays différent, qui professe une religion différente et qui parle une langue différente. L'Autre serait donc une catégorie hétérogène représentée par, entre autres, les Anglais, les Écossais, les Juifs, les Italiens, les Chinois et ainsi de suite. Son rôle serait aussi changeant vu le nombre des arrivées dans les périodes particulières et leur liens forts avec leur héritage ou, au contraire, leur volonté et facilité de s'assimiler à la société québécoise. Qui plus est, il est intéressant de noter que ces catégories sont aussi interchangeables, car, par exemple, les Juifs revêtent un rôle de l'Autre face à la majorité canadienne-française dans *Aaron* d'Yves Thériault, sont une minorité parmi d'autres dans *Le sourire de la petite juive* d'Abla Farhoud où le vrai centre n'existe pas, mais ils peuvent également constituer le centre comme dans *Hadassa* de Myriam Beaudoin ou *Yiosh !* de Magali Sauves dans lesquels ce sont les intrus à la communauté hassidique qui sont considérés comme Autres.

En principe, la présence des immigrants dans une société entraîne aussi la construction d'un nouveau type d'identité visible dans les œuvres littéraires, qu'Étienne Balibar et Immanuel Wallerstein qualifient d' « une identité ambiguë » et qui se caractérise par ce que Linda Hutcheon appelle « ex-centrisme » (57). Appartenant à la marge, un tel personnage possède une identité complexe qui n'est jamais univoque et s'approche de ce qui est hétérogène, discontinu, hybride et incertain. La construction du personnage ex-centrique corrobore ce postulat et les auteurs déploient ces traits caractéristiques qui déterminent le protagoniste dans sa quête identitaire. À la recherche de soi, « ces marginaux » deviennent figures périphériques à cause non seulement de leurs origines composites, mais aussi de leur position dans l'Histoire et leur perspective, dans les mots de Virginia Woolf, demeure « alien and critical » (96).

D'après Hutcheon, la pluralité qui caractérise le personnage se traduit aussi par la pluralité de l'Histoire, car nous en recevons plusieurs versions alternatives dans le texte littéraire (114). En outre, des perspectives multiples empêchent la subjectivité totalisante d'un personnage puisque toutes ces versions plausibles sont présentées par de diverses voix : les groupes jusqu'alors silencieux, c'est dire ceux marginalisés pour des raisons de la race, du sexe, des origines ethniques, de la classe sociale, se font entendre dans l'Histoire et, par là, dans le discours littéraire (Hutcheon 61). Le plus souvent, ce sont des individus qui appartiennent à des communautés marginalisées et hantées par l'oppression qui veulent prendre la parole et réécrire l'Histoire pour que leur point de vue soit finalement pris en considération. Ce retour est alors, selon Hutcheon, critique et jamais nostalgique (Hutcheon 196). les auteurs québécois utilisent un pareil procédé, c'est-à-dire l'histoire individuelle des personnages juifs sert également de source de la nouvelle mémoire collective du peuple juif qui s'est établi au Canada. En outre, comme le remarque de Groot, le passé peut hanter et habiter le présent et dévoiler les traumatismes de ceux qui jadis étaient dépourvus de voix

(150). Cela est aussi présent dans les romans qui font référence aux cauchemars des pogroms en Russie tsariste (*Aaron* de Thériault) ou de la Shoah (*La Québécoite* de Robin). En somme, l'ancien idéal qui est mâle, hétérosexuel, blanc, occidental et de la classe moyenne n'est plus objet/sujet unique de l'œuvre littéraire contemporaine. Maintenant c'est l'identité discontinue, fragmentée et chaotique qui est mise en valeur et qui rejette la binarité ainsi que la hiérarchisation d'autrefois, ce qui contribue à la recontextualisation de notre vision du passé. Néanmoins, il ne veut pas dire que cette émancipation de l'Autre est idéalisée et entièrement positive, car, comme le prévient Robin, « l'hétérogène n'est pas simplement hybridité, source de multiplicité heureuse, il est aussi à l'origine de l'inquiétante étrangeté, d'un écartèlement et d'une schizophrénie culturelle » (41-42), ce qui d'ailleurs constitue le leitmotiv de *La Québécoite*, son roman de forte inspiration autobiographique que nous allons également analyser.

En ce qui concerne les protagonistes juifs de la littérature canadienne, ils peuvent sans aucun doute être qualifiés de personnages ex-centriques. Appartenant à la marge, les groupes jusqu'alors silencieux, c'est à dire ceux qui ont été marginalisés pour des raisons de race, de sexe, d'origines ethniques ou de classe sociale, se font finalement entendre dans le récit qui leur redonnent la voix dont ils ont été privés. Ces représentants ex-centriques possèdent tous une identité complexe qui n'est jamais univoque. Comme l'énumère Janet Paterson, le répertoire du personnage de l'Autre dans le roman québécois est organisé en fonction des catégories suivantes : race et nationalités, étranger qui arrive dans un village, identité sexuelle, religion et santé mentale (177). Les Juifs, quant à eux, figurent dans la catégorie « Race et nationalités » qui contient quatorze groupes raciaux/nationaux différents. Pour Paterson « l'Autre n'est pas un concept constant, inaltérable ou invariable, mais une construction idéologique, sociale et discursive sujette à de profondes modifications selon le contexte »

(22). Cette fluctuation est belle et bien présente dans la construction du personnage Juif et de sa quête identitaire.

Qui plus est, en ce qui concerne l'altérité, comme le souligne Simon Harel, il y a deux catégories de récit : celui où nous pouvons observer la mise à distance de l'Autre et celui où l'Autre est le sujet énonçant (47). Ces deux types sont bien visibles dans les livres aux thèmes juifs. D'une part, certains présentent les Juifs qui prennent la parole et veulent dépeindre la réalité de leur point de vue. D'autre part, des auteurs non juifs les décrivent comme un Autre vu à distance. Toutefois, ces derniers essaient de minimiser cet écart et de s'approcher du monde juif en incluant le personnage-enfant qui sert de guide de la culture juive. De plus, certains romans contiennent des lettres (*La flûte de Rafi* de Paul Vanasse, *Aaron Hart Sieur de Bécancour* de Michel Solomon) ou les fragments des journaux intimes (*Le sourire de la petite juive* d'Abla Farhoud, *Yiosh!* de Magali Sauves) qui par le biais de la narration homodiégétique donnent la voix au personnage. Dans les deux cas, nous pouvons observer la revalorisation de la vie d'une communauté marginalisée dont la présence au Québec ne peut pas être niée. Enfin, la communauté juive n'est pas homogène non plus, alors, l'Autre juif possède plusieurs facettes que nous allons essayer de montrer.

Comme le dit Paterson, « la distinction peut être maximale ou minimale » (31). Alors, les critères pour établir l'altérité qui relèvent de tels domaines que la religion, la race, la culture, la politique, le genre sexuel, l'âge, la classe sociale et la langue ne devraient pas toujours être tous satisfaits, mais ils ont une tendance d'être étroitement liés.

LE PATRONYME

Commençons par les patronymes des personnages et leurs origines mixtes et composites. Paterson constate que « fréquemment le personnage Autre n'aura ni nom, ni prénom » (170). Ce manque d'information et son caractère aventurier et vagabond, le rendent

mystérieux pour la communauté d'accueil. Au contraire, dans le cas de l'Autre juif, il est intéressant de noter qu'il porte toujours un nom dont la valeur symbolique est d'ailleurs souvent très significative et qu'il change très souvent son nom au cours de sa quête selon les circonstances. En tant que figures périphériques dans le monde majoritairement chrétien, les Juifs se servent de plusieurs stratégies afin de survivre et conserver leur héritage : le changement fréquent des noms est sans doute l'une des plus emblématiques. Grâce à cela, ils deviennent figures caméléonesques qui se métamorphosent pour se protéger en camouflant leur identité pour mieux ressembler aux membres de n'importe quel groupe autour duquel ils se trouvent (Glaser 1). C'est surtout le cas des romans qui portent sur le passé clandestin des juifs en Nouvelle-France (*La flûte de Rafi*, *Une Juive en Nouvelle-France*). Ensuite, comme les Juifs sont acceptés sous le régime anglais (à partir de 1763), ils cessent de cacher sa vraie identité et leur nom juif est gardé (*Aaron Hart Sieur de Bécancour*). Et pourtant, avec le temps et le processus de sécularisation subi par les personnages, nous observons l'abandon de leurs noms juifs au profit d'un nouveau nom, souvent chrétien (*Aaron*) qui les libère du poids de la tradition obsolète. Enfin, dans les romans qui portent sur les Juifs hassidiques d'aujourd'hui, le nom est accentué afin de marquer leur identité orthodoxe (*Hadassa*, *Le sourire de la petite juive*) ou leur retour à l'orthodoxie (*Yiosh!*). Dans chaque exemple mentionné, le nom n'est pas aléatoire et accentue toujours l'altérité du personnage, ce qui demeure d'ailleurs le thème récurrent de l'œuvre en entier.

LA LANGUE

Incontestablement, la langue constitue un autre trait caractéristique de l'Autre juif. Rappelons que les Juifs se servent d'une multitude de langues qui sont toutes présentes dans les œuvres : l'hébreu, le yiddish, le ladino, la langue de leur ancien pays de résidence ainsi que celle de leur pays d'accueil. Même si la plupart des romans à l'étude sont écrits en français, le lecteur peut facilement repérer les moments où les personnages juifs n'utilisent

pas la langue française comme mode d'expression. À titre d'exemple, nous pouvons évoquer un dialogue dans *Aaron* d'Yves Thériault (1946) dans lequel le grand-père Moishe parle à son petit-fils : ses mots sont écrits en français, mais la réplique suivante de son petit-fils révèle qu'il utilise le yiddish : « Why do you speak Yiddish to me? Isn't English good enough? Why don't you speak white, like everybody else around here? » (30). Dans cette réponse, nous pouvons également observer l'abandon des langues traditionnelles juives au profit de la langue anglaise qui selon le protagoniste lui fournira le succès. Il est aussi fascinant d'apercevoir que les romans publiés au XX^e siècle n'incluent guère les mots en yiddish ou en hébreu, alors que ceux écrits plus récemment contiennent de plus en plus de mots yiddish qui concerne le vocabulaire lié à la tradition, la famille, l'apparence, la nourriture et aux expressions quotidiennes ainsi qu'en hébreu qui décrivent surtout la religion. Qui plus est, les auteurs qui explorent le passé sépharade et marrane de la judaïté québécoise ont recourt aux mots en ladino, portugais ou espagnol. Notamment, nous pouvons le voir dans une remarque du narrateur d'*Une Juive en Nouvelle-France* qui dit : « la famille entonne en ladino un chant nostalgique de *Chabbat* » (Lasry 63).

Finalement, cette hétérogénéité des langues se fait entendre par les protagonistes eux-mêmes qui non seulement se voient comme Autres, mais aussi aperçoivent que d'autres coreligionnaires ne partagent pas totalement la même langue, comme dans le cas de Moishe qui voyait que : « Le ghetto croissait, mais les Juifs y arrivaient de tous les pays. Souvent Moishe ne comprenait pas leur langue. Le yiddish russe qui voisinait avec le yiddish italien et parfois le yiddish hébraïque des pays du Levant, ou le yiddish hoqueteux du Yémen, laissaient Moishe perplexe » (Thériault 30). Par conséquent, la langue marque les Juifs comme Autres à l'égard de la société d'accueil, mais aussi envers les Juifs provenant de différentes parties du monde.

LA RELIGION

Pour ce qui est de la religion, l'Autre juif se distingue nettement du groupe de référence majoritairement chrétien. Comme nous l'avons vu, en tant qu'étranger dont les origines sont mises en question, le personnage Juif arrive en Nouvelle-France, ou au Québec. Dans les mots de Julia Kristeva, un tel personnage « se confond d'abord avec l'ennemi. Extérieur à ma religion, aussi, il a pu être le mécréant, l'hérétique » (139). À la lumière de ce propos, nous pouvons facilement deviner que les Canadiens français catholiques conservateurs, n'ont pas forcément accueilli les pratiquants du judaïsme. Le narrateur d'*Une Juive en Nouvelle-France* révèle ouvertement que « depuis longtemps plus personne n'est dupe, nouveau-chrétien veut dire Juif » (Lasry, 37). Cependant, il ne faut pas oublier qu'on ne peut pas parler d'un seul judaïsme, mais des judaïsmes car, comme l'énumère Ira Robinson, au Québec nous pouvons observer plusieurs dimensions de judaïsme : judaïsme ultra-orthodoxe, orthodoxe, conservateur, réformiste, reconstructionniste ou sépharade. Quoi qu'il en soit, la religion des personnages se manifeste non seulement dans leurs pratiques religieuses, mais aussi dans leurs comportements, noms, traits physiques, vêtements, façons de manger et ainsi de suite. Enfin, elle est aussi mise à l'épreuve et certains héros l'abandonnent tandis que d'autres l'embrassent.

LES TRAITS PHYSIQUES ET VESTIMENTAIRES

Bien que les traits physiques et vestimentaires soient les plus faciles à repérer dans la construction du personnage dit Autre, il faut noter que cet aspect n'est pas aussi exploité comme nous aurions pu le penser. D'une part, nous avons les personnages qui fuient et cachent leur identité. À l'instar de leurs noms, ils changent leurs apparences, vêtements (*La flûte de Rafi*) ou même leur sexe (*Une Juive en Nouvelle-France*). Comme le code vestimentaire juif est étroitement lié à la religion, quand un individu se sécularise, il abandonne les vêtements traditionnels, comme on le note dans le récit de Thériault : « Peu de

Juifs, dans cette rue, étaient restés complètement orthodoxes. Aucun ne portait la redingote et la barbe, le chapeau rond et les bottines à haute tige qu'il conservait encore » (35).

La vision des Juifs dont l'apparence les révèle comme Autres, si elle s'avère être stéréotypée, elle n'est pas forcément négative; elle est surtout exploitée par les romancières contemporaines qui observent les Juifs hassidiques dans leur quotidienneté dans les rues de Montréal. Comme dans le cas de Françoise Camirand, protagoniste du texte d'Abla Farhoud qui dit : « Depuis plusieurs nuits, elle rêve aux gents de sa rue, surtout aux hassidim [...]. Pourquoi les hassidim? Ca fait trente-neuf ans qu'elle habite le quartier, qu'elle le voit tous les jours » (25, nous soulignons). Les Hassidim, dans les mots d'Annie Ousset-Krief, sont « des passeurs d'identité (...) qui est culturelle, linguistique, religieuse, bref, totale » (Majer *et al.* 236). Comme leur nombre à Montréal ne cesse pas d'augmenter, il n'est pas surprenant que les auteures telles que Farhoud, Miriam Beaudoin ou Magali Sauves y consacrent beaucoup d'attention. Loin d'être antisémites, loin de ridiculiser les figures de personnages juifs, les romancières mettent en valeur ces différences dans l'apparence, sources de fascination.

LE TEMPS ET L'ESPACE

Une autre stratégie narrative pour marquer l'altérité d'un personnage est certainement l'exploitation de l'espace. Bref, l'Autre est un étranger qui vient à un nouvel pays. Comme nous pouvons le voir dans le tableau, les personnages juifs avant d'arriver en Nouvelle France/au Québec errent dans de différents pays. Ce motif du voyage à travers le monde aussi bien juif que chrétien, leur donnent l'occasion de vérifier leur judaïsme. Au moment de leur établissement au Canada, ils emmènent leurs expériences, habitudes ou langues qui continuent leur partie de la vie et de leur identité. Toutefois, ce bagage culturel constitue certainement une source de tensions possibles entre les Juifs et les habitants du continent américain.

En outre, l'altérité des personnages ne correspond pas seulement aux lieux qu'ils ont côtoyés avant d'arriver au Canada, mais aussi correspond à une temporalité antérieure. D'un côté, ces souvenirs peuvent renvoyer aux temps heureux de l'enfance dans le pays où ils se sentaient « chez eux » (les œuvres de Naïm Kattan). De l'autre côté, cette mémoire peut être douloureuse et hante souvent le personnage juif qui a dû fuir pour se sauver (*Aaron, La Québécoite*). Par exemple, dans le cas de personnage de *Québécoite* de Régine Robin qui propose trois scénarios différents de l'intégration d'une immigrante juive dans trois quartiers de Montréal, nous pouvons voir que le passé cauchemardesque pèse sur sa conscience peu importe le chemin qu'elle choisit. Des espaces sont multiples et imaginaires et se mêlent avec le présent et passé, ce qui rend son exil flou et fragmentaire. La protagoniste est toujours « entre-deux » : entre deux villes, langues, elle se sent toujours Autre et constate amèrement qu' : « on ne devient pas québécois » (54). Ainsi, son identité tombe en miettes, reste fragmentaire, car il est impossible de laisser le passé atroce derrière.

Pour conclure, le personnage juif peut être perçu comme Autre ex-centrique à cause de plusieurs composantes qui contribuent à son altérité, entre autres, son patronyme, sa langue, sa religion, son apparence et cætera. Ainsi, le Juif s'inscrit-il dans la définition de Landowski pour qui l'Autre est « le terme manquant, le complémentaire, indispensable et inaccessible, celui, imaginaire ou réel, dont l'évocation crée en nous le sentiment d'un inaccompli ou l'élan d'un désir » (10). Selon Paterson, l'Autre dans le roman québécois diffère d'une époque à l'autre et certains comme la figure de l'Autochtone persiste alors que d'autres comme l'Écossais, l'Irlandais, l'Américain ou le Juif disparaissent et cèdent la place aux nouveaux arrivés comme les Italiens, les Noirs ou les Asiatiques (177). Contrairement à ce constat et vu notre analyse, nous sommes persuadés que la figure des Juifs reste pertinente et, plus encore, on voit qu'elle évolue à travers le temps dans l'imaginaire québécois dont il constitue sa troisième solitude. De la figure périphérique qui vit en cachette, le personnage Juif

s'émancipe et devient le personnage principal dans le récit. Par la suite, il soit abandonne son identité juive, soit la conserve dans toute la liberté, mais sans aucun doute garde son caractère ex-centrique par rapport au groupe de référence.

Bibliographie

Adorno, Theodor. *Prisms*. MIT Press, 1983.

Anctil, Pierre. *Histoire des Juifs du Québec*. Boréal, 2017.

Aristote. *Métaphysique*. Librairie Philosophique J. Vrin, 1953.

Bakhtine, Mikhaïl. *Esthétique de la création verbale*. Gallimard, 1984.

Balibar, Étienne, and Immanuel Wallerstein. *Raca nation classe. Les identités ambiguës*. La Découverte, 1988.

De Certeau, Michel. *La Fable mystique : XVI^e et XVII^e siècles*. Gallimard, 1982.

De Groot, Jerome. *The Historical Novel*. Routledge, 2010.

Farhoud, Abba. *Le sourire de la petite juive*. VLB, 2011.

Fuks, Haim-Leïb. *Cent ans de littérature yiddish et hébraïque au Canada*. Septentrion, 2005.

Glaser, Jenna. *Borrowed Voices. Writing and Racial Ventriloquism in the Jewish American Imagination*. Rutgers University Press, 2016.

Glick, Thomas. “On converso and Marrano ethnicity.” *Crisis and Creativity in the Sephardic World, 1391 – 1648*, edited by Benjamin Gampel, Columbia University Press, 1997.

Greenstein, Michael. *Third Solitude. Tradition and Discontinuity in Jewish-Canadian Literature*. McGill-Queen’s University Press, 1989.

Harel, Simon. *Le voleur de parcours. Identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine*. Le Préambule, 1989.

Hartog, François. *Le miroir d’Hérodote: essais sur la représentation de l’autre*. Gallimard, 1980.

- Hutcheon, Linda. *The Poetics of Postmodernism. History Theory, Fiction*. Routledge, 2002.
- Kristeva, Julia. *Étrangers à nous-mêmes*. Fayard, 1988.
- Landowski, Éric. *Présences de l'autre. Essais de socio-sémiotique II*. PUF, 1997.
- Lasry, Pierre. *Une Juive en Nouvelle-France*. CIDIHCA, 2000.
- Majer Krzysztof, et al. *Kanade, di Goldene Medine? Perspectives on Canadian Jewish Literature and Culture/Perspectives sur la littérature et culture juives canadiennes*. Brill-Rodopi, 2019.
- Marshall, Louis. *Champion on Liberty, Selected Papers and Addresses*. Jewish Publication Society of America, 1957.
- Moisan, Clement, and Renate Hildebrand. *Ces étrangers du dedans. Une histoire de la littérature migrante au Québec (1937-1997)*. Nota bene, 2001.
- Vinogradov, Anna. "Religion and Nationality: The Transformation of Jewish Identity in the Soviet Union." *Penn History Review*, vol. 18, no. 1, 2010, p. 51-69.
- Paterson, Janet M. *Figures de l'autre dans le roman québécois*. Nota bene, 2004.
- Robin, Régine. *Le Roman mémoriel: de l'histoire à l'écriture du hors-lieu*. Le Préambule, 1989.
- Robin, Régine. *La Québécoite*. XYZ, 1993.
- Thériault, Yves. *Aaron*. Institut littéraire du Québec, 1954.
- Wesseling, Elisabeth. *Writing History as a Prophet: Postmodernist Innovations of the Historical Novel*. JBPC, 1991.
- Woolf, Virginia. *A Room of One's Own*. Penguin, 1945.